

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REVAZ

En Gruyère

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 185-189

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

En Gruyère

Le sifflet strident de la locomotive a retenti. La lourde machine s'ébranle emmenant avec elle les 260 étudiants du collège de St-Maurice. Ils partent joyeux et dispos, faire leur traditionnelle grande promenade.

Cette année, M. le Directeur a choisi pour but de notre petit voyage le charmant vallon de la Gruyère, dans le canton de Fribourg. Notre itinéraire doit s'effectuer par Montreux, Montbovon, Broc.

Le parcours de St-Maurice à Montreux s'exécute en 45 minutes. Nous traversons un tunnel et nous n'en sortons que pour franchir le pont sur le Rhône. Voici maintenant à notre gauche les marécages que forme le fleuve avant de se jeter dans le bleu Léman. Ces marais ne sont point, ainsi que plusieurs se le figuraient, une terre de désolation, un désert sinistre. Non, c'est une belle plaine fertile avec de luxuriants tapis de verdure et de fleurs. Les marécages existent, mais on ne les aperçoit guère, cachés qu'ils sont sous un feutre épais de végétation.

Tout à coup le tableau change : le lac Léman, immortalisé par Byron, apparaît à nos yeux émerveillés. Nous arrivons au golfe de Territet. A un moment donné, la voie serre de si près le lac, que l'écume des flots semble caresser les roues de nos voitures. Une dernière fois le train se remet en marche. Deux ou trois mouvements respiratoires de la mugissante machine suffisent pour nous transporter à Montreux. Je n'essayerai point de vous dépeindre ce qu'est cette coquette cité cosmopolite, si justement dénommée la Nice de la Suisse. Je ne vous décrirai pas ses hôtels somptueux, ses magnifiques villas qui, jusque dans leurs plus petits détails, présentent je ne sais quoi d'architectural et de modelé

qui surprend et charme le voyageur. Les jardins eux-mêmes qui mêlent leurs groupements artificiels, leurs annexes de vasques, de statues, de balustres sculptés à cet ensemble plein de richesses, n'offrent point de détails criards ni de fioritures disparates.

Nous ne descendons d'un train que pour sauter dans un autre. En effet, tous, nous nous casons tant bien que mal — plutôt bien que mal — dans les confortables voitures du Montreux-Oberland. Ce chemin de fer de montagne achevé jusqu'à Montbovon il y a deux ans à peine, est à coup sûr un des plus curieux et des plus hardis qui soient en Suisse. Au sortir même de Montreux, il entame le combat du progrès moderne contre des obstacles que nos ancêtres eussent sans doute tenus pour insurmontables. Son premier exploit consiste à se frayer un chemin à travers des prés, des vignes et des forêts pour s'élever insensiblement jusqu'aux Avants. Nous y arrivons vers les sept heures, au moment où le soleil commence à nous réchauffer de ses ardents rayons de juin. Jamais je n'ai assisté à un lever de soleil d'une féerie aussi splendide. Derrière les Rochers de Naves apparaît d'abord une mince vapeur rosée qui va grandissant peu à peu. Quelques stries purpurines irradiant lentement vers le lac, dont les brumes diaphanes entrent tout à coup en mouvement. Le rivage se colore, la plage de Vevey-Montreux dessine ses premiers linéaments. Peu à peu la merveilleuse buée embrasse en entier le pourtour du Léman. Mille souffles tièdes et parfumés s'élèvent alors des vagues murmurantes de l'immense baie. Sur tout cela s'étend la voûte azurée. Quel spectacle magnifique !

Le temps passe et nous ne sommes encore qu'à mi-chemin de notre but : il nous faut repartir.

D'ici à Montbovon, la voie ferrée n'est plus qu'une enfilade saccadée de tunnels, de viaducs, de ponts. Il s'agit coûte que coûte d'atteindre cette dernière station. Nous y arrivons par un tunnel qui ne mesure pas moins de 2500

mètres. Quel coup d'oeil, lorsque, mettant la tête à la portière, nous contemplons derrière nous les gigantesques bri-sures de ce railway qui tantôt serpente capricieusement sur le flanc de la dent de Jaman, tantôt se laisse choir comme à l'aventure sur ces âpres déclivités. A peine nous expliquons-nous que notre tram ait pu exécuter sain et sauf cette dégringolade insensée.

Nous changeons de ligne à Montbovon, et nous voilà repartis pour le charmant vallon de la Gruyère, arrosé par la Sarine. Cette petite rivière, comme prise au dépourvu, dévale comme elle peut dans la vallée par une série de cascatelles ; ici l'eau s'éparpille dans l'air en un vaporeux ondoitement ; là, elle se laisse choir à pic sur la roche ; ailleurs elle se distille en quelque sorte par de minces filets.

Nous passons Albeuve, Grandvillars, et bientôt nous arrivons dans l'ancien bourg des comtes de Gruyères. Les uns vont visiter le château, les autres s'arrêtent à l'auberge de la Grue ; comme nous entrons, toute une caravane de ladies et de misses, sous le commandement d'un long Anglais brandissant une lunette d'approche, en sort pour faire eu sens inverse, le trajet que nous venons de parcourir. La salle dans laquelle nous nous trouvons est déserte : il nous faut crier à tue tête après le maître de céans. Nos appels réitérés ont enfin un premier résultat, c'est de faire choir d'une soupente, au fond de la pièce, un immense panier qui, parti d'en haut plein de pommes de terre, arrive en bas complètement vide. Comme second résultat, dégringole presque aussitôt de la même soupente, à la suite ou à la poursuite des susdites pommes de terre une jolie petite Fri-bourgeoise de sept à huit ans. Il y a du vin à la cave, c'est tout ce qu'il nous faut. L'enfant nous sert, ramasse le contenu épars de son panier et disparaît aussi vite qu'elle est venue.

Enfin, nous voici de nouveau en marche. A l'horreur des grands défilés nus de la dent de Jaman, succèdent les

riants aspects des champs cultivés ; aux profils fantastiques des hautes roches calcaires, de frais et charmants tableaux champêtres, de gras pâturages et de riches fermes. Au lieu de ruisseler avec fracas parmi les galets blancs, dans un labyrinthe de gorges abruptes, ou sous le fourré des grands bois noirâtres, l'eau murmure doucement le long des prairies à travers de petites rigoles dont les conduits de bois la distribuent équitablement par vaux et mamelons. Harmonieuse, elle s'en va, vocalisant et cabriolant par des méandres infinis. Partout les chalets et les fermes s'étagent gracieusement d'un gradin à l'autre. Quelle poétique vallée que la Gruyère !

Nous arrivons à Broc par une chaleur suffocante. Il est midi et sans retard on se met à table. On nous sert à dîner, et quel dîner ! il m'en vient encore l'eau à la bouche ! Broc est une jolie petite ville avec plusieurs hôtels et une fabrique de chocolat. Malheureusement le temps passe. M. le Directeur, montre en main, nous rappelle qu'il est l'heure de partir, car nous avons à franchir à pieds, en passant furtivement par Bulle (histoire de gagner du temps) le trajet qui nous sépare de Vuadens. C'est là seulement que nous pourrions reprendre le tram qui doit nous transporter rapidement à Châtel-St-Denis, à travers l'intéressante vallée de la Veveyse, dont nous ne pouvons qu'entrevoir les richesses et la beauté.

A Châtel, nous prenons en toute hâte une petite collation qui nous donnera force et courage pour faire à pieds encore et en trop peu de temps la longue route qui nous dirigera sur Vevey. Nous pouvons nous rendre témoignage d'avoir bien marché, et nous nous en félicitons parce que nous évitons ainsi deux inconvénients bien fâcheux, d'abord celui de recevoir des douches aussi abondantes qu'intempêtes, grâce à une pluie torrentielle qui se met à tomber à notre arrivée à Vevey. Ensuite, celui de manquer le train. Si j'appelle « inconvénient » cette histoire de manquer un

train c'est que je me place au point de vue de nos bons supérieurs plutôt qu'à celui d'un bon nombre d'étudiants qui auraient saisi avec bonheur une si belle occasion de visiter Vevey. Quoi qu'il en soit, nous sommes arrivés à temps et à huit heures nous étions de retour à St-Maurice fatigués mais contents, parce que notre promenade avait pleinement réussi.

François REVAZ,
I^{re} litt.